



Au sommet

« Tu crois qu'on est au sommet ? » Je me rappelle cette question de mon frère alors qu'on avançait à ski depuis plusieurs heures déjà sur les pentes du Signal de Bassia (Baronnies), dans un brouillard à ne pas voir le bout de ses chaussures. « Sûrement ! Ça descend de tous les côtés ». Si ce n'était cet indice topographique, curieusement rien n'indiquait qu'on était au sommet. Comme sur la plupart des montagnes que nous avons gravies, nous nous attendions à trouver quelque chose. C'est le moment de découvrir quoi.

Il y a bien longtemps, gravir une montagne n'intéressait personne, en tout cas pas les populations locales. On estimait que c'était le domaine des divinités (le nom tibétain de l'Everest est *Chomolungma*, qui veut dire *déesse mère des vents*, et *Annapurna* signifie *mère de la plénitude*) ; gravir une montagne signifiait les défier. On ne s'y risquait donc pas.

Plus pragmatiquement, on n'éprouvait pas non plus le besoin d'aller là haut car il n'y avait rien d'utile : pas même de l'herbe. Le bétail lui-même n'y allait d'ailleurs pas.

Dans les Pyrénées, la plus ancienne ascension (connue) d'un sommet fut celle d'un évêque, Bernard de Marmiesse, au mont Valier (Ariège) en 1672. Il décida d'y faire ériger une croix.

Est-ce depuis lors qu'on se mit à construire une croix au sommet d'une montagne gravie, comme au Lauriolle (vallée d'Ossau) au Canigou ou au pic d'Aneto ? Ou bien est-ce à la mémoire d'une personne morte en montagne, comme la croix du Viscos (vallée de St Savin) en souvenir de cette femme qui s'est tuée en fanant ? Est-ce encore dans une logique d'élévation de l'homme vers le ciel, dans un souci de remplacer le mythe par la religion comme le christianisme l'a souvent fait avec notamment certains arbres vénérés ? Au Cervin, il n'y a rien de tout cela : la croix qui s'y trouve sépare simplement le sommet suisse (Matterhorn) du sommet italien (Cervino) (photo ci-dessus).



Croix au sommet du Cervin (photo J Touyarou)

C'est ainsi que les croix érigées au sommet de montagnes devinrent nombreuses. Très nombreuses.

Trop nombreuses ? C'est ce que pense en tout cas ce guide suisse qui en 2009 détruisit plusieurs croix afin « d'ouvrir un débat populaire sur la place des symboles religieux dans l'espace public ». Il fit des émules puisque, depuis, bon nombre de croix sommitales furent sciées et jetées dans le vide : celle du Carlit en 2018, dans les Pyrénées Orientales, celle du Grand Som, dans le massif de la Grande Chartreuse en 2000, et cela en vertu de la laïcité et du respect de la loi de 1905.



On peut observer d'autres témoignages d'un mouvement de spiritualisation des montagnes comme hauts lieux de l'élévation de l'âme et de la pensée, notamment dans le massif du Mont Blanc. C'est le cas des statues de la Vierge, telle celle des Drus, copie de Notre Dame de Lourdes érigée en 1919, ou celle du Grépon (photo ci-contre) érigée en 1927 par le guide Ravanel le Rouge. Oserais-je dire que cette dernière ne pose aucun cas de conscience ? il faut dire qu'elle sert de solide point d'ancrage aux alpinistes pour la descente en rappel, et ce ... quelles que soient leurs convictions !

Statue de la Vierge au sommet du Grépon (aiguilles de Chamonix)

Les statues de la Vierge au sommet sont assez rares dans les Pyrénées ; il y en a une au Soum det Mont (massif du Pibeste) ainsi qu'au Bédât (Ouest de Bagnères).

Chez nous elles assurent un rôle de protection, d'où leur situation plutôt dans des lieux de passage comme au Hourat et au Houndas (vallée d'Ossau) ou encore à la brèche de Tuquerouye (massif du Mont Perdu) ; cette statue de 75 kg fut montée en 1890 par le guide François Bernat Salles, compagnon de courses de Célestin Passet (la foi ne déplace pas que les montagnes !).

Lors des premières ascensions, il était plutôt de coutume d'ériger un petit tas de pierre appelé « cairn ». On signifiait ainsi au suivant que le sommet avait été « gravi » (terme utilisé par les contemplatifs) ou « vaincu » (pour les sportifs). La plupart des sommets en sont aujourd'hui pourvus.

On y laissait parfois sa carte de visite, coincée entre deux pierres.

Plus tard sont venus des cahiers, ou carnets, sur lesquels comme dans les refuges on pouvait laisser son nom, la date de l'ascension, le temps qu'il a fait, etc. le tout soigneusement abrité dans une boîte métallique encastrée dans le cairn.

De vieux carnets d'ascensions sont aujourd'hui conservés au musée pyrénéen de Lourdes.

Le cairn le plus original mesurait 3m ! il fut bâti en 1909 par le comte Russell (disons plutôt par ses hommes) afin que le Vignemale (3298 m) puisse dépasser les 3300 m ! Les rigueurs climatiques du sommet eurent tôt fait de le ramener à une hauteur plus raisonnable.

Beaucoup de cairns, tourelles de pierres, furent des repères géodésiques bâtis par les « géodésiens », officiers chargés d'établir dans la première moitié du 19^{ème} siècle l'altitude des sommets par triangulation. Bien des sommets furent gravis ainsi par ces hommes de devoir, dans le plus grand anonymat (1) et avec des conditions atmosphériques souvent très pénibles. Parmi ces pics citons : le pic des Escurets, le Balaïtous, l'Arbizon, le pic de Troumouse.



Vieux signal géodésique
(photo Altituderando)

Ces tourelles furent plus tard remplacées par des repères métalliques de 1 à plusieurs mètres de haut (photo ci-contre), puis par des cylindres de béton (*vertice de Anayet*) et aujourd'hui, avec l'appui des satellites pour le positionnement, par de simples repères au sol.

Si certains voient dans la montagne une forme d'élévation spirituelle, pour d'autres c'est le moyen d'approcher les étoiles (au sens scientifique du terme !). Ainsi cet observatoire, l'observatoire Janssen, construit en 1895 au sommet du Mont-blanc afin d'observer le ciel avec plus de netteté qu'en plaine, et notamment le soleil. Abandonné en 1906, puis vandalisé en 1907, il finit désarticulé par les glaces et bascula dans le vide versant italien en 1909.



L'observatoire Janssen en 1900 (agence Rol)

Ce n'est pas le cas de l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre dont les travaux débutèrent en 1870. Il doit aujourd'hui sa survie au partage de la plate-forme sommitale avec la météorologie, la télévision, la navigation aérienne et, depuis peu, le tourisme.



Pic Houratatière (photo J Touyarou)



Il n'est pas rare de trouver aussi au sommet des noms et des dates profondément gravés dans les roches ; il ne s'agit pas de graffitis de touristes comme on peut parfois en rencontrer mais du travail de pâtres et de bergers : au petit Lurien, au pic de Sauvegarde (*photo JT*).

Peu après la seconde guerre mondiale, le moment de faire vibrer la fibre patriotique était venu. Cela explique le lancement à cette époque des expéditions nationales pour la conquête des plus hauts sommets de la terre, conquête matérialisée par le drapeau national planté au sommet. Ce fut le cas de l'expédition française à l'Annapurna en 1950 (2), britannique à l'Everest en 1953 et italienne au K2 en 1954.

Mais pour certaines personnes, la montagne doit rester intacte, sans signe ostentatoire ; ni signe religieux, ni courant de pensée. Rien. C'est probablement ce qui explique la disparition mystérieuse de cette croix basque une nuit au sommet du pic du midi d'Ossau, ou de cette autre croix basque qui subit le même sort au Balaïtous ; et que dire de cette écharpe catalane rouge et jaune restée nouée quelques minutes seulement au cou de la statue de St Bernard, sur l'arête du Hörnli, au Cervin (probablement confondu avec le Canigou) ?



On peut supposer (espérer ?) que la seule présence qui ne dérange personne à un sommet est celle de cette petite touffe de fleurs blottie entre des rochers, protégée du vent froid et bien exposée au soleil. Sachez l'apprécier à sa juste valeur car ses couleurs flamboyantes font tout pour attirer votre attention (et celle des insectes pollinisateurs, bien sûr).

Il peut s'agir du saxifrage, de l'androsace, de l'edelweiss, de la joubarbe, de la silène ou bien encore de la linaire (*photo ci-contre*).

Linaire des Alpes au sommet des Posets (*photo J Touyarou*)

Au sommet, on peut trouver enfin une plaque en souvenir d'un compagnon mort en le gravissant (par exemple celle de Jean Arlaud, aux Gours Blancs), un relais hertzien (Soum de Léviste), une table d'orientation (Cabaliros), un simple piquet de bois blanchi par les années (souvent), un petit château fort métallique (pic des Trois Rois), et aussi, depuis peu, une boîte métallique avec un tampon prouvant que vous avez bien été au sommet (*photo ci-contre au Sanctus*). (liste non exhaustive).



Curiosité au sommet du Sanctus (*photo J Touyarou*)

Si certains objets peuvent engendrer aujourd'hui des états d'âme, ami lecteur, lorsque vous arriverez au prochain sommet : ne vous posez pas toutes ces questions. Savourez cet instant et pensez à bien casse croûter ! et surtout, ramenez vos déchets : car boîtes de conserves rouillées et peaux d'oranges cartonnées font malheureusement partie de ce qu'on trouve aussi et souvent... **au sommet** !

(1) : lorsqu'en 1865 Charles Packe arriva au sommet du Balaïtous, et alors qu'il pensait être le premier, il fut surpris de trouver de vieux piquets de tente. Il s'agissait de restes de l'expédition des officiers géodésiens Peytier et Hossard qui, sans honneur ni gloire, étaient arrivés au sommet ... 40 ans plus tôt ! (1825) pour la triangulation.

(2) : on se souvient de Maurice Herzog brandissant son piolet avec à son extrémité le drapeau bleu blanc rouge.

Sources : revues « La montagne », « Montagnes Pyrénées » (JL Pérès, J Ubierno), «Louis Robach, un pyrénéiste méconnu » (M Weiner), site des Amis du Vieux Chamonix, « 100 ans aux Pyrénées » (H Béraldi).